

Note

« Travail, espace, pouvoir dans les rizières du Kedah, Malaysia : réflexions sur la dépossession d'un territoire »

Rodolphe De Koninck

Cahiers de géographie du Québec, vol. 25, n° 66, 1981, p. 441-450.

Pour citer cette note, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021533ar>

DOI: 10.7202/021533ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

TRAVAIL, ESPACE, POUVOIR DANS LES RIZIÈRES DU KEDAH, MALAYSIA : RÉFLEXIONS SUR LA DÉPOSSESSION D'UN TERRITOIRE

par

Rodolphe DE KONINCK

Département de géographie, Université Laval, Québec, G1K 7P4

RÉSUMÉ

Dans un livre récent, Raffestin et Bresso ont souligné l'importance de considérer le rôle de l'espace et de sa forme construite, le territoire, d'une part dans la relation entre travail et pouvoir et, d'autre part, dans l'aliénation du premier par une forme délocalisée du second. Cette étude vérifie la pertinence de cette proposition à la lumière de l'examen de la modernisation de la riziculture paysanne dans la plaine du Kedah, située dans le nord-ouest de la péninsule malaise.

MOTS-CLÉS : Travail, espace, territoire, pouvoir, aliénation, riziculture, révolution verte, Kedah, Malaysia.

ABSTRACT

**Work, space, power in the rice fields of Kedah, Malaysia:
notes on the dispossession of a territory**

In a recent book, Raffestin and Bresso have underlined the need to consider the role of space and of its constructed form, the territory, on the one hand in the relationship between work and power and, on the other, in the alienation of the former by a "delocalised form" of the latter. This study illustrates the pertinence of this proposition, through the examination of the modernization of peasant rice cultivation in the Kedah plain of peninsular Malaysia.

KEY WORDS: Work, space, territory, power, alienation, rice cultivation, Kedah, Malaysia.

*
* *
*

LE PROBLÈME¹

La plupart des observateurs s'accordent pour reconnaître que la modernisation de l'agriculture paysanne du monde tropical contribue fort mal à améliorer la condition de ceux qui la pratiquent (Pearse, 1980). La très vaste majorité des petits paysans du Tiers-Monde, lorsqu'ils demeurent paysans, demeurent pauvres. Et même lorsqu'ils abandonnent l'agriculture, ou lorsqu'ils en sont exclus, il n'est pas évident que ce soit pour un meilleur sort. Plus souvent qu'autrement, ils échangent une pauvreté pour une autre : la rurale pour l'urbaine. Mais au-delà de ces généralités, qu'il importe pourtant de répéter — étant donné les prémisses économétriques des maîtres à penser de l'économie mondiale (Okita, 1980) — les situations spécifiques et les nuances d'analyse qui en découlent atteignent une diversité souvent déconcertante.

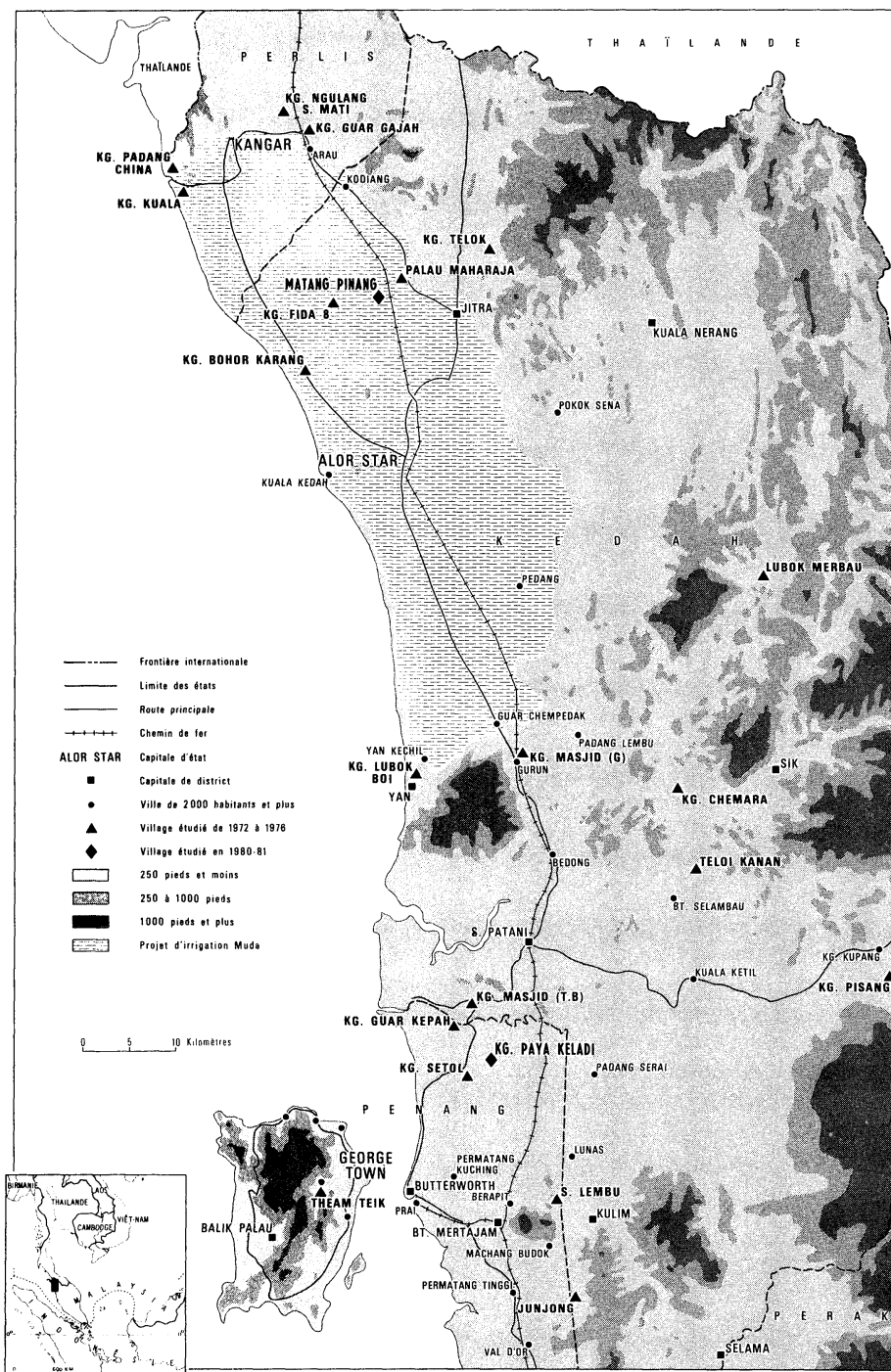
Pourtant, il est des thèmes de préoccupation qui, à travers l'histoire et son analyse, traversent les situations, subsistent à cette traversée, pour demeurer ainsi au centre de la question de l'évolution des sociétés. Parmi ces thèmes, il y a celui, désormais classique, de la relation entre le contrôle du travail et le pouvoir. L'analyse de l'articulation de ces deux éléments, travail et pouvoir, apparaît d'autant plus féconde qu'on y introduit la notion d'espace. Dans les pages qui suivent, l'intention est de suggérer, sans plus, l'intérêt qui consiste à réunir, à la suite d'un exemple remarquable (Raffestin et Bresso, 1979), ces notions de *travail*, *espace* et *pouvoir* dans l'analyse d'un processus de développement bien spécifique, celui de la riziculture paysanne dans la plaine du Kedah, située dans le nord-ouest de la péninsule malaise (figure 1).

La région d'étude proposée ici en est une où la dynamique du développement a été particulièrement étonnante, principalement au cours de la dernière décennie. En conséquence elle a été l'objet de nombreuses études, aux conclusions parfois contradictoires, mais qui, toutes, de plus en plus, convergent vers un point : la paysannerie est de plus en plus dépendante, d'une part du marché urbain et industriel et d'autre part de l'État (Gibbons *et alii*, 1980). Cela est encore plus évident à l'intérieur d'un vaste périmètre aménagé au centre de cette plaine du Kedah, et où environ 100 000 hectares de rizières sont irrigués de façon telle que la grande majorité des 55 000 familles paysannes qui y vivent peuvent produire une double récolte annuelle. Cet aménagement, désigné sous sa forme moderne par le nom de Muda Project (figure 1), a été réalisé en majeure partie au début des années soixante-dix, grâce à l'aide financière de la Banque Mondiale et aux services techniques de firmes étrangères. Une nouvelle phase de travaux est en cours, visant à améliorer le réseau d'irrigation tertiaire (M.A.D.A., 1981).

Parmi les études mentionnées ci-haut, certaines ont contribué à illustrer les mécanismes d'appropriation du surplus et de formation des classes sociales (De Koninck, 1979a). Il fut alors proposé d'étudier plus à fond les conséquences de ce que l'on peut appeler l'intégration de la paysannerie, par le biais en particulier de l'examen des conditions du travail paysan (De Koninck, 1979b). Cette recherche, intitulée *Modernisation de la riziculture et dépossession du travail*, débuta en 1980²; les premières publications à en faire état approfondissent cette question de la dépossession du travail (De Koninck 1980, 1981a, 1981b, et 1982). Cependant, au fil des enquêtes et réflexions effectuées, un élément jusqu'alors négligé est apparu comme déterminant : le rapport au territoire. Simplement effleuré dans le texte présenté ici, cet élément sera privilégié dans la poursuite des analyses, où seront également pris en considération les nouveaux propos de Raffestin sur la « géographie du pouvoir » (1980).

Figure 1

LA PLAINE DU KEDAH DANS LE NORD-OUEST DE LA PÉNINSULE MALAISE



DE LA DÉPOSSESSION DU TRAVAIL À CELLE DU TERRITOIRE³**L'enjeu**

Une caractéristique fondamentale du travail paysan traditionnel a toujours été sa plus ou moins grande autonomie. L'histoire de ce travail pourrait consister à rechercher d'abord, comment, à travers les siècles et sous bien des latitudes, la perte très lente et progressive de cette autonomie s'est accompagnée, pour la majorité des agriculteurs concernés, d'une amélioration sensible des conditions de vie : en d'autres mots comment « l'élimination relative de la pauvreté » a souvent été accompagnée d'une « réduction de l'autonomie dans le travail » (Raffestin et Bresso, 1979, p. 13). Mais cette histoire devrait rechercher ensuite, pourquoi, dans la quasi-totalité des sociétés agraires d'aujourd'hui, essentiellement situées dans le Tiers-Monde, cette réduction d'autonomie ne s'accompagne pas d'une amélioration sensible des conditions de vie de la majorité des paysans. On le devine, cela signifie un examen de l'histoire du capitalisme et de l'impérialisme. Et cette histoire est déjà assez connue, et d'ailleurs suffisamment complexe, pour que l'on ne soit pas tenu de s'y attarder ici.

On peut tout de même s'interroger sur l'avenir du capitalisme. La somme mondiale de la dépossession du travail peut-elle atteindre un seuil tel qu'elle mette en péril le capitalisme ? Plus spécifiquement, la dépossession du travail des masses paysannes des pays pauvres, toute indispensable qu'elle soit au maintien des pouvoirs politiques en place, ne risque-t-elle pas, à moyen terme, de rendre ces pouvoirs éphémères ? L'extension de la pauvreté et de la dépendance n'a-t-elle pas de limite ? Ou est-ce que, plutôt, grâce, à la dépossession du territoire, ajoutée à l'aliénation du travail, le capitalisme peut continuer sa longue marche ? À l'observation des mécanismes d'intégration du travail et des espaces ruraux du monde tropical, on peut le craindre. Mais cette observation peut aussi générer des éléments de critique et de lutte.

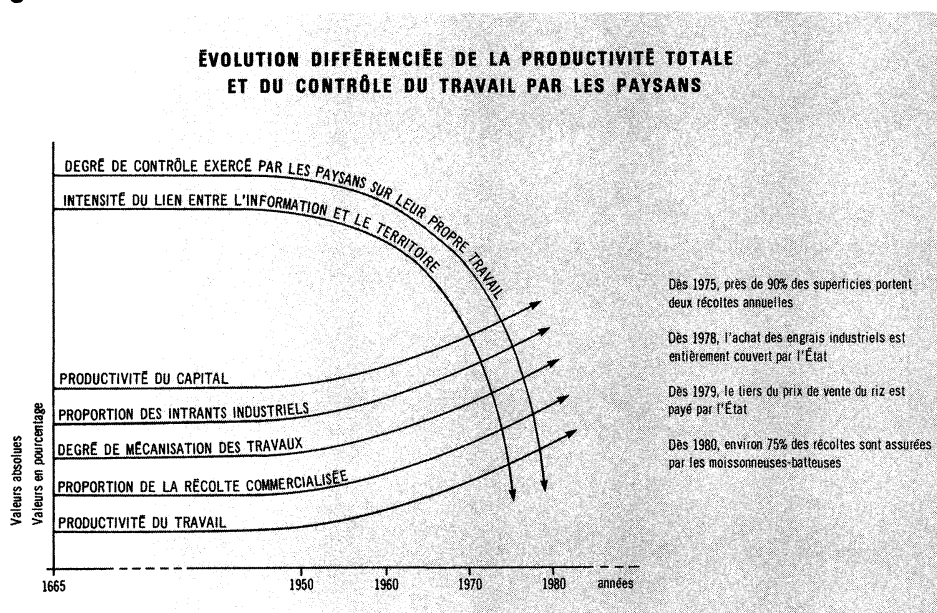
Travail et pouvoir

« Le fondement du pouvoir c'est l'innovation, autrement dit la capacité d'inventer, seule garantie de faire face aux modifications qui surviennent dans l'environnement physique et social. Dès lors, le travail devient l'enjeu d'une compétition qui, au cours des temps, a pris des allures implacables... »

Le travail dans lequel l'information est maîtrisée est une source essentielle de pouvoir » (Raffestin et Bresso, 1979, p. 11 et 136).

Les diverses étapes de la colonisation agricole de la plaine du Kedah sont assez bien connues (Dobby, 1951; Zaharah, 1965; Afifuddin, 1978). On sait au moins que l'essentiel du travail a, bien sûr, été effectué *à la main* par ceux qui allaient cultiver cette plaine, à savoir des paysans. Venus des diverses régions de la péninsule ainsi que du sud de la Thaïlande, ils ont attaqué la mangrove, brûlé la forêt marécageuse, creusé les canaux de drainage. Le premier grand système de drainage a été établi en 1665 (Afifuddin, 1978, p. 41). De façon intermittente, au gré des pouvoirs changeants des sultans, des guerres régionales, et donc des migrations paysannes, la plaine fut progressivement conquise, aménagée. Toute l'infrastructure fut construite gratuitement pour l'État, par les paysans qui remplissaient ainsi, auprès de leur souverain, leur obligation de corvée (*krah*). Cette infrastructure permettait ainsi d'accroître les surfaces mises en valeur, tout en facilitant le prélèvement des taxes et redevances qui correspondaient généralement à au moins la moitié du produit paysan (*ibid.*, p. 42). Bref, les relations de production de type féodal prévalaient. L'aménagement de la plaine se con-

Figure 2



tinua sous l'administration coloniale du XX^e siècle, ne serait-ce que par l'amélioration des réseaux de transport. De plus, d'autres secteurs, non encore défrichés, le furent avant, pendant et même après l'occupation japonaise de la deuxième guerre mondiale, par des équipes de paysans pauvres⁴. Ce n'est donc qu'au cours des années cinquante que fut vraiment complétée une colonisation qui avait débuté au moins trois siècles auparavant. Le résultat est une terre conquise par le travail de plusieurs générations de paysans.

Il importe de souligner ici combien la rizière inondée est le paysage rural aménagé par excellence⁵. Sans doute plus que tout autre type de champs, la *sawah* témoigne à la fois d'un cumul de travail et d'un renouvellement constant de l'effort d'entretien. Nivellement du sol, aménagement et répartition des digues, murettes et canalisations, amenée de l'eau, travaux multiples de préparation de la pépinière, des semis et des champs eux-mêmes sont autant d'activités qui se répètent chaque année, voire chaque saison. Une fois le riz planté ou transplanté, sa surveillance, son entretien, dans un milieu aquatique grouillant de vie, culminent dans la série de grands travaux que sont la coupe, le battage et l'expédition du riz. Aucune autre céréale ne demande autant de travail (Gourou, 1966). La civilisation de la riziculture en est une où ce que Raffestin et Bresso appellent « le triangle homme-travail-territoire » (1979, p. 81) est particulièrement éloquent.

Au cours des trois siècles de colonisation évoqués plus tôt, ce triangle est demeuré relativement stable en ce sens que l'autonomie du travail agricole ainsi que le rapport du paysan au territoire sont demeurés constants. Et, caractère fondamental, les rendements rizicoles à l'unité de surface ont fort peu augmenté (figure 2). En conséquence, les prélèvements effectués par les divers pouvoirs, généralement centrés dans la capitale régionale, Alor Setar, sont demeurés assez stables eux aussi. Si le pouvoir d'État, qu'il s'agisse de celui du Sultan ou de l'administration coloniale, qu'il ait été médiatisé par, ou partagé avec l'aristocratie terrienne ou la classe marchande, a toujours contrôlé les grands travaux, le procès du travail dans la riziculture même est resté entre les mains des exécutants-paysans.

Tout cela a changé avec les innovations technologiques associées au processus de la « révolution verte », qui fut amorcé par étapes dans les années cinquante et soixante pour se généraliser au cours des années soixante-dix. Cette « révolution verte », dont la complexité a été illustrée ailleurs (De Koninck *et alii*, 1977; Rouffignat, 1978; Gibbons *et alii*, 1980), consiste essentiellement, en termes technologiques, dans l'adoption de variétés de semences de riz à croissance rapide, lesquelles à leur tour nécessitent un usage massif d'insecticides, de pesticides et, surtout, d'engrais industriels; elles permettent enfin, et c'est là l'essentiel, d'envisager la production systématique d'une deuxième récolte annuelle. Celle-ci est réalisable à condition que l'approvisionnement en eau soit adéquat pendant cette seconde saison. Là réside la raison d'être des grands travaux d'irrigation *moderne* évoqués ci-haut sous le nom de « Muda Project ». Suite à l'amélioration de cette infrastructure et à la généralisation de l'usage des intrants d'origine industrielle, les conditions et les résultats de la production ont été bouleversés.

Un certain nombre de ces résultats peuvent être pris en compte ici. On se contentera de les énumérer, une analyse détaillée en ayant été présentée ailleurs (Gibbons *et alii*, 1980; De Koninck, *op. cit.*) :

1. La double récolte annuelle de riz se généralise.
2. La productivité du travail s'accroît considérablement.
3. Le surplus commercial est multiplié.
4. Les travaux collectifs deviennent moins fréquents, le fractionnement des tâches s'accroît et le salariat se généralise.
5. La quantité d'intrants d'origine industrielle utilisés s'accroît rapidement.
6. Les coûts de ces intrants subissent une croissance encore plus grande.
7. Les plus petits exploitants ont peine à rencontrer ces coûts et comblent la différence en vendant leur force de travail.
8. Au sein de la paysannerie, c'est la position sur le marché du travail qui, de plus en plus, désigne la position de classe.
9. La capacité à accumuler un profit à partir de l'emploi de travailleurs salariés désigne les exploitants les mieux intégrés au marché.
10. La mécanisation des labours entraîne la quasi-disparition des buffles.
11. L'État subventionne l'achat des engrais industriels.
12. L'utilisation massive de ceux-ci et des insecticides et pesticides d'origine industrielle rend la rizière inapte à la pisciculture, autrefois vitale.
13. Cette même utilisation marginalise les techniques et pratiques d'origine locale⁶.
14. La demande accrue en travail agricole favorise d'abord une hausse des salaires.
15. La mécanisation très récente de la récolte fait s'effondrer les pressions qui s'exerçaient à la hausse sur les salaires agricoles et, partant, sur les salaires industriels dans la région.
16. C'est d'abord et surtout le travail des femmes qui est « déqualifié » par la machine et offert à bas prix sur le marché.
17. L'État subventionne la vente du riz.
18. La production d'un surplus commercial devient donc de plus en plus intéressante et les économies d'échelle en sont favorisées.
19. Les rythmes de production sont totalement soumis aux exigences des moissonneuses-batteuses, toutes importées de l'étranger.
20. Ces machines, fort coûteuses (plus de 100 000 \$ can. l'unité) appartiennent à des entrepreneurs souvent issus des classes urbaines.
21. L'importante récupération de plus-value assurée par le contrôle de ce moyen de production s'accompagne d'une concentration et d'une consolidation foncières.
22. Au sein de la paysannerie, l'hégémonie exercée par l'élite traditionnelle est remise en question par la nouvelle classe d'entrepreneurs.
23. Entre 30% et 50% des familles paysannes de la région vivent encore sous le seuil de la pauvreté⁷.

24. Le pouvoir décisionnel de la petite paysannerie quant à l'affectation des espaces de production est minime.
25. Ce pouvoir est essentiellement entre les mains de l'État et des entreprises qui commercialisent les intrants; ces entreprises sont généralement attachées à des multinationales, entités on ne peut plus délocalisées.

Ce qu'il faut retenir ici de cette liste, qu'on devrait encore allonger et surtout détailler, c'est ce fractionnement du travail qui fait que toute évolution de la productivité et des conditions sociales qui l'accompagnent est conditionnée par une technologie et un marché sur lesquels les paysans n'ont aucun contrôle (figure 2). Ceux-ci génèrent encore l'énergie nécessaire au travail; l'information devenue indispensable à l'activation de cette énergie leur est fournie; mieux encore, leur est *prêtée*. Comme le soulignent Raffestin et Bresso (1979, p. 15) : « Le travail de la terre est dirigé depuis les centres industriels et ses produits sont marqués par les codes du pouvoir industriel ». Le couple énergie-information est brisé, rendant ainsi la paysannerie entièrement dépendante du pouvoir qui contrôle l'information, l'innovation et ses coûts. Mais il y a plus.

Travail et territorialité

« Pourtant, la territorialité pose plus qu'autre chose le vaste problème du travail autonome. La possibilité d'inventer son propre travail, de l'adapter, de l'appliquer à un lieu sur lequel on a accumulé de l'information. Cette connaissance du lieu combinée avec des finalités autonomes garantit la permanence de la territorialité et de tous les liens qui se créent entre des hommes et un espace-temps. La territorialité c'est la prise en compte de toutes les relations existentielles. Elle peut être détruite par l'apparition du travail hétéronome, celui dont les finalités échappent aux hommes et qui leur sont imposées par un système économique. Dans ce cas, le lieu n'entre plus en ligne de compte qu'à travers les coûts. La territorialité humaine est remplacée par une habitabilité économique définie par des critères technico-économiques en fonction d'unités de production... À une *écologie* des hommes, des espaces et des choses, se substitue une *économie* des hommes, des espaces et des choses... L'espace est donc quasiment évacué mais il est remplacé par un espace abstrait, celui du circuit qui structure toute activité ». (Raffestin et Bresso, 1979, pp. 35 et 83).

Il y aurait beaucoup à dire sur les relations existentielles prises en compte par la « territorialité rizicole ». Il ne s'agirait pas de la sublimer, moins encore de sublimer le travail de la rizière; celui-ci en effet est très pénible, quelle que soit la façon dont on l'envisage, qu'il soit autonome ou hétéronome (Shanon Ahmad, 1974). Il s'agirait plutôt de montrer comment toute la structure de la société, les liens de parenté, les activités culturelles, les échanges, les croyances, les espoirs gravitent autour de ce lieu de travail et de vie; là encore il ne s'agirait pas de sublimer les contradictions de la société traditionnelle mais bien de souligner que la modernisation d'une société, d'un groupe social, d'un village ne peut se faire en tirant le tapis sous les pieds des intéressés. Car alors, à l'aliénation du travail, on ajoute celle du territoire. Le territoire, cet « espace dans lequel on a projeté du travail » (Raffestin, 1980, p. 129), est retiré des mains de ceux qui l'ont produit et qui y vivent désormais en état d'aliénation.

Contentons-nous ici d'un exemple qui illustre bien toute la contradiction du développement aliénateur. Il existe une différence importante et assez évidente entre les deux villages rizicoles actuellement étudiés dans la plaine du Kedah (cf. notes 1 et 2); elle se situe au niveau de la richesse relative de leur population respective. Dans l'un, plus anciennement « modernisé », une dizaine de familles (sur les trente « étudiées ») ont un niveau de vie, de consommation, d'éducation sensiblement supérieur à celui des autres villageois. Dans chacune de ces familles « fortunées », au moins un membre exerce un métier non agricole dans l'une ou l'autre des petites villes environnantes. À son tour

cet avantage comparatif permet à ces mêmes familles d'accroître la distance sociale qui les sépare des autres, tout en leur permettant d'étendre l'entreprise agricole. Ainsi, chacune emploie une proportion grandissante de main-d'oeuvre salariée, ce qui lui permet, suivant une croissance géométrique, de « dégager » les membres de la famille qui peuvent ainsi poursuivre une meilleure éducation, décrocher de meilleurs emplois, etc.

Dans l'autre village, plus récemment et plus brutalement impliqué dans la révolution verte, la différenciation sociale est moins grande et surtout moins dynamique. Tout le monde est pauvre ou presque. La quasi-totalité de la main-d'oeuvre villageoise est occupée dans une agriculture qui, du fait de la résistance partielle et isolée à la pénétration de la technologie, est moins productive. Et aucun résident du village ne va chercher de l'emploi à l'extérieur, dans l'une ou l'autre des bourgades environnantes, à moins de quitter définitivement le village. Le village ne va pas récupérer une part du surplus qu'il a fourni à l'économie urbaine régionale. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Ici comme ailleurs, selon le modèle classique des économies de marché, « la machine territoriale devient un système entraîné par la ville » (Raffestin et Bresso, 1979, p. 61). Alor Setar, la capitale régionale, croît à un rythme effréné et concentre pouvoir et richesses. Pour que l'agriculture, ou plus exactement pour que certains agriculteurs retiennent une part des profits, il leur faut d'abord, littéralement, passer par la ville, ensuite exploiter le travail aliéné d'autres ruraux. En même temps, ceux qui veulent maintenir le « triangle homme-travail-territoire » ne peuvent y parvenir qu'au prix d'une surexploitation personnelle et d'un maintien de la pauvreté car la totalité du triangle est vidé de son sens, de sa valeur tant existentielle — la campagne n'est plus un lieu de vie, mais seulement un lieu de travail aliéné — qu'économique, par le contrôle exercé sur les conditions de travail (lire l'information) par l'industrie, l'État, la ville. Alors la solution à la pauvreté ne réside plus que dans les mains de ces derniers agents. On voit là combien vicieux est ce cercle qui, soit dit en passant, n'étouffe pas que les seuls riziculteurs de la plaine du Kedah.

LA REPOSSESSION EST-ELLE POSSIBLE ?

« L'élimination relative de la pauvreté dans les sociétés industrielles devrait constituer un atout essentiel dans la libération du travail. Or ce n'est pas le cas car il semble y avoir une corrélation négative entre l'explosion de la production et la réduction de l'autonomie dans le travail. Existe-t-il alors une forme d'organisation du travail qui permette de réaliser, tout à la fois, aisance et autonomie ? » (Raffestin et Bresso, 1979, p. 13).

Cette question, centrale pour les sociétés industrielles, est *vitale* pour les sociétés agricoles du Tiers-Monde, car ici l'explosion de la production n'est pas accompagnée d'une élimination, même relative, de la pauvreté. Et c'est d'ailleurs parce qu'il est si peu garant d'aisance que le travail hétéronome a tant de peine à se généraliser dans les sociétés rizicoles, malgré les multiples tentatives des États et pouvoirs industriels⁸. L'apparente inertie rurale est bel et bien une forme de résistance à l'aliénation, dans la mesure où toute innovation peut être un piège, une source d'appauvrissement. Cette résistance a d'ailleurs beaucoup de profondeur historique.

« Les exemples abondent dès le XVIII^e siècle de ces paysans qui refusent de modifier leur savoir-faire pour y intégrer les notions fournies par les sociétés d'agriculture. On a parlé d'inertie rurale mais est-ce bien juste ? Les connaissances empiriques souvent très précises n'étaient pas indépendantes de l'espace dans lequel elles étaient apparues et dans lequel elles étaient appliquées. L'information était territorialisée, elle était en correspondance avec les conditions d'un pays... Inertie ? Non, volonté que les innovations passent par le crible le

filtre du quotidien pour en éprouver la valeur par rapport aux conditions locales du pays et de la région. Désir de l'expérimentation lente, individuelle et autonome de manière à éviter des ruptures regrettables » (*ibid.*, p. 101).

Des ruptures regrettables...; en fait, dans le cas des sociétés paysannes du Tiers-Monde, on devrait plutôt parler de ruptures dramatiques. Pour éviter celles-ci, il est de plus en plus évident que les efforts de diffusion des techniques « devront se développer dans un contexte de relations symétriques qui prenne en compte la finitude de la réalité bio-physique et la nécessité de l'autonomie individuelle et collective. Cette autonomie, tant individuelle que collective, ne peut être fondée que sur celle du travail » (*ibid.*, p. 160). Il est remarquable que cette analyse, établie à l'endroit et à l'échelle de l'histoire des sociétés, rejoigne de façon éloquentte celle qui a été établie par Pearse (1980) dans son excellente synthèse sur les problèmes de la modernisation des sociétés agricoles du Tiers-Monde. Car, au fond, c'est bien d'autonomie qu'il s'agit, lorsque, après avoir évoqué les fondements de la résistance paysanne à l'innovation proposée par les hommes de science (p. 16), Pearse écrit : « There is justification, therefore, in restoring to *livelihood* its earlier concreteness » (p. 17).

Raffestin, Bresso, Pearse sont-ils des utopistes ? Peut-être. Chose certaine, on voit mal comment tant la critique de la croissance aliénante et *appauvrissante* que la mise au point de moyens de repossession du travail et du territoire puissent se réaliser sans s'inspirer de leurs analyses. C'est ce que suggère déjà l'examen des conditions de l'aliénation du travail et du territoire des riziculteurs de la plaine du Kedah; c'est ce que l'étude de leurs luttes, qui reste à faire, va chercher à vérifier.

NOTES

¹ Ce texte est la version corrigée d'une communication présentée à l'université de Calgary, le 14 novembre 1981, dans le cadre du colloque annuel du Conseil canadien des études sur l'Asie du Sud-Est.

² Ce projet est subventionné par le Conseil des Recherches en Sciences Humaines du Canada et fait suite à une étude qui, de 1972 à 1977, avait été appuyée par le Centre de recherches pour le développement international. Cette subvention m'a permis de poursuivre pendant quelques mois, en 1980 et en 1981, mon observation tant de l'ensemble des changements dont la plaine du Kedah est l'objet que de l'évolution des conditions de vie dans deux villages que j'avais commencé à étudier dès 1973, et jusqu'en 1977 (De Koninck *et alii*, 1977; Gibbons *et alii*, 1980).

³ Ce texte étant à caractère exploratoire, témoignant d'une étape dans l'évolution d'une problématique de recherche, la présentation des faits et des données techniques sur lesquels il s'appuie et auxquels il s'adresse sera limitée au strict minimum. Des présentations détaillées de tels éléments empiriques ont été publiées ailleurs (voir les références citées plus tôt) et d'autres le seront plus tard. Ces dernières concernent entre autres les deux villages déjà mentionnés (cf. note 1) situés de part et d'autre de la plaine du Kedah, au nord dans le district du Kubang Pasu, au sud dans la Province Wellesley, juste au-delà de la frontière méridionale de l'état de Kedah (figure 1).

⁴ C'est le cas entre autre des terres du village étudié dans le district de Kubang Pasu.

⁵ Voir à cet égard les propos de Raffestin et Bresso (1979, pp. 44-45) où ceux-ci soulignent les diverses formes de témoignages qui sont assurées par le paysage.

⁶ Ainsi, pour la dératisation, la méthode traditionnelle consistait dans l'utilisation de tubes de bambou qui, placés judicieusement à travers les canalisations et champs inondés, entraînaient la noyade des rats qui s'y infiltraient en quête de nourriture. La technique reposait sur deux principes : tout tube de bambou est plus étroit à une extrémité qu'à l'autre; les rats ne savent pas faire marche arrière ! Depuis quelques années, l'extermination repose presque exclusivement sur l'emploi de poisons d'origine industrielle.

⁷ Voir Gibbons *et alii*, 1980; De Koninck, 1979a et surtout le dossier du projet *Kajian Kemiskinan Luar Bandar*, Center for Policy Research, Universiti Sains Malaysia, Penang. J'ai l'intention d'aborder dans un texte ultérieur cette question de la pauvreté à la lumière des données recueillies dans des villages du Muda Scheme au cours de juin et juillet 81. J'en ai déjà fait état dans une communication intitulée « Can Peasants Escape from Poverty », présentée au Center for Policy Research, Universiti Sains Malaysia, Penang, 22 juillet 1981; elle fera l'objet d'une publication. Il

faut sans doute aussi rappeler ici que selon les sources gouvernementales, qui, est-il nécessaire de le dire, sont fort conservatrices, 55% de la population des riziculteurs de la péninsule malaise vivaient encore sous le seuil de pauvreté absolue en 1980 (Fourth Malaysia Plan, 1981, p. 33).

⁸ Voir à cet égard l'ampleur de la pression exercée par les grands de ce monde, comme en témoigne le travail d'Okita (1980, chapitre 3 en particulier), actuellement ministre des Affaires extérieures du Japon. Okita, comme l'avait également recommandé la Commission Trilatérale dont il fait partie, propose la pénétration massive des techniques et capitaux étrangers dans la riziculture du Sud-Est asiatique à un rythme et selon des modalités telles que le contrôle des collectivités rurales sur l'information sera nul.

RÉFÉRENCES

- AFIFUDDIN HAJI OMAR (1978) *Peasants, Institutions and Development in Malaysia : the Political Economy of Development in the Muda region*. Alor Setar, M.A.D.A., Monograph n° 36, 362 p.
- DE KONINCK, Rodolphe (1979a) Comment capturer le potentiel productif de la petite paysannerie. *Anthropologie et Sociétés*, 3 (3) : 89-108.
- DE KONINCK, Rodolphe (1979b) The Integration of the Peasantry : examples from Malaysia and Indonesia. *Pacific Affairs*, 52 (2) : 265-293.
- DE KONINCK, (1980) La révolution verte et les riziculteurs des plaines de Kedah et Aceh. *Archipel*, 19 : 3-15.
- DE KONINCK, Rodolphe (1981a) Riziculture et capitalisme. *Travail, Capital et Société*, 14 (1) : 40-52.
- DE KONINCK, Rodolphe (1981b) Of Rice, Men, Women and Machines. *Jurnal Ekonomi Malaysia*, n°s 3/4, 1981.
- DE KONINCK, Rodolphe (1982) Getting them to Work Profitably. How the Small Peasants Help the Large Ones, the State and Capital. *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, à paraître.
- DE KONINCK, Rodolphe, David S. GIBBONS et Ibrahim HASAN (1977) *The Green Revolution. Methods and Techniques of Assessment*. Notes et Documents de Recherche, n° 7, Département de géographie, Université Laval, Québec, 409 pages.
- DOBBY, E.H.G. (1951) The North Kedah Plain. *Economic Geography*, 27 : 287-315.
- FMP (1981) *The Fourth Malaysia Plan 1981-1985*. Kuala Lumpur, Government Printers.
- GIBBONS, D.S., R. DE KONINCK et Ibrahim HASAN (1980) *Agricultural Modernization, Poverty and Inequality*. Farnborough, Saxon House, 225 p.
- GOUROU, Pierre (1966) *Les paysans du delta Tonkinois : étude de géographie humaine*. Paris, Mouton.
- HANKS, Lucian M. (1972) *Rice and Man. Agricultural Ecology in Southeast Asia*. Chicago et New York, Aldine Atherton, 174 pages.
- HILL, R.D. (1977) *Rice in Malaya. A Study in Historical Geography*. Kuala Lumpur, Oxford University Press, 234 p.
- M.A.D.A. (Muda Agricultural Development Authority) (1981) *Projek Muda II. Penerangan dan Nota Latihan*. Telok Chengai, Malaysia.
- OKITA, Saburo (1980) *The Developing Economies and Japan. Lessons in Growth*. Tokyo, University of Tokyo Press, 284 pages.
- PEARSE, Andrew (1980) *Seeds of Plenty, Seeds of Want. Social and Economic Implications of the Green Revolution*. London, Oxford University Press, 262 p.
- RAFFESTIN, Claude et Mercedes BRESSO (1979) *Travail, espace, pouvoir*. Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 166 p.
- RAFFESTIN, Claude (1980) *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, Librairies techniques, 249 p.
- ROUFFIGNAT, Joël (1978) *La révolution verte dans la riziculture : étude comparative de sa diffusion et de son adoption en Indonésie et en Malaysia*. Thèse de doctorat non publiée, Université de Bordeaux III.
- SHANON AHMAD (1972) *No Harvest but a Thom*. Kuala Lumpur, Oxford University Press, 168 p.
- ZAHAMAH HAJI MAHMUD (1965) *Change in a Malay Sultanate : An Historical Geography of Kedah before 1939*, thèse de maîtrise non publiée, University of Malaya.

CARTOGRAPHIE

Conception, réalisation et photographie : Serge DUCHESNEAU.